

partie supérieure du Tacoutché-Tessé jusqu'à la mer d'Hudson. Toutes les tribus qui peuplent ce vaste espace, sont issues de la nation Chipiyouane.

Le 6 les voyageurs s'embarquèrent sur la petite rivière; puis entrèrent dans le Tacoutché-Tessé qu'ils remontèrent; le 16 on traversa le pays élevé qui sépare la source de ce fleuve de celle de l'Ondjigâh; en descendant ce dernier, on aperçut un ballot près de l'embouchure d'une petite rivière; c'étaient quatre peaux de castor dont un sauvage avait fait cadeau à Mackenzie, et que celui-ci lui avait laissées, en le priant de les garder jusqu'à son retour. Cet Indien, obligé sans doute de s'éloigner, les avait déposées là pour qu'on les y trouvât. Mackenzie, pour le récompenser de son honnêteté, mit à la place du paquet le triple de la valeur des peaux.

On faisait en un seul jour, en descendant l'Ondjigâh, autant de chemin qu'on en avait fait en sept en le remontant. On ne rencontrait pas d'Indiens. Le trajet du portage des montagnes ne fut pas moins pénible que la première fois. Les provisions ne manquèrent pas. Le 24 août l'on aborda au petit fort d'où l'on était parti le 9 mai. Un mois après Mackenzie fut de retour au fort Chipiouyan, après avoir heureusement terminé un voyage qui avait agrandi le domaine de la géographie.

VOYAGE DE ROSS,

DANS LA MER DE BAFFIN, 1818.

Les voyages de Hearne et de Mackenzie avaient fait connaître qu'aucune mer intérieure n'existait comme on l'avait supposé gratuitement dans l'Amérique septentrionale, entre la mer d'Hudson et la côte occidentale du continent. Il restait encore à constater si, comme quelques géographes le pensaient, il existe un passage par mer au nord de l'Amérique. La guerre qui pendant si longtemps avait désolé l'Europe, empêchait de s'occuper d'entreprises de découvertes; elles furent reprises quand les hostilités eurent cessé.

Depuis quelque temps les rapports des marins les plus intelligens qui font la pêche de la baleine sur les côtes du Groenland et dans le détroit de Davis, s'accordaient à dire que les parages qu'ils fréquentaient étaient beaucoup moins encombrés par les glaces qu'ils ne l'avaient été précédemment; on supposa donc en 1818 qu'il était survenu dans

ces mers boréales quelque changement favorable à la navigation, et le gouvernement britannique jugea que l'on ne pourrait trouver un moment plus favorable pour les reconnaître, et tâcher de résoudre la question agitée depuis si long-temps : s'il existé un passage qui conduise de l'Océan atlantique septentrional au Grand-Océan, par le détroit de Béhring.

La Grande-Bretagne fit un double armement. Deux vaisseaux devaient s'avancer directement au nord par les mers du Spitzberg, et tâcher de passer sous le pôle arctique, pour gagner ensuite le détroit de Béhring; deux autres furent chargés en même temps de passer le détroit de Davis, d'entrer dans la mer de Baffin, et y chercher au nord-ouest un passage dans le Grand-Océan. La première expédition échoua complètement; les deux vaisseaux souffrirent tellement des glaces à la hauteur du Spitzberg, qu'ils furent obligés de passer un mois dans cette île désolée pour s'y radouber et se mettre en état de revenir en Angleterre. A peine arrivés, l'un des deux était si endommagé qu'on le vendit. Nous allons nous occuper de la seconde expédition, parce qu'elle ajouta aux connaissances géographiques.

Les deux vaisseaux qui la composaient étaient l'*Isabelle*, commandé par le capitaine Ross, et l'*Alexandre* par le lieutenant Parry. Ils furent

approvisionnés de tout ce qui était nécessaire pour assurer le succès de l'entreprise, dont on ne doutait nullement. D'après les renseignemens que l'on avait reçus, l'on prétendait qu'il existe dans la partie septentrionale du détroit de Davis, en été, et peut-être même durant une partie de l'hiver, un courant violent qui vient du nord, entraînant d'immenses glaçons pendant le printemps et des montagnes de glaces pendant l'été. Puisque ce courant est considérable, disait-on, il paraît impossible qu'il soit occasioné entièrement par des embouchures de fleuve, ou par la fonte des neiges. Il y a donc lieu de supposer qu'il vient d'une mer ouverte, et dans ce cas la baie de Baffin, au lieu d'être complètement entourée de terres, comme on la représente généralement, doit avoir nécessairement une communication avec l'Océan arctique. On était tellement persuadé de cette idée, que sur une carte qui accompagnait une *Histoire chronologique des voyages au pôle arctique*, on laissa un vide total au nord du détroit de Davis, dont le nom occupait tout l'espace jusqu'au 76^{me} parallèle nord, et le lecteur étonné chercha vainement le nom de Baffin dans cette partie de l'Océan. Le livre et la carte étaient l'ouvrage de M. Barrow, secrétaire de l'amirauté qui avait été le grand promoteur des expéditions au nord.

On avait pris pour interprète à bord de l'*Isabelle*, l'eskimau Sackehouse, qui deux ans auparavant, était venu en Angleterre sur un navire baleinier. On a dit que, converti par les missionnaires du Grœnland, il avait quitté ce pays pour mieux s'instruire en Europe dans la religion qu'il avait embrassée, et ensuite retourner parmi les siens, afin d'y travailler plus efficacement à leur salut. D'autres ont raconté que s'étant pris de querelle avec la mère d'une jeune personne qu'il devait épouser, et ne pouvant obtenir son consentement à ce mariage, le dépit qu'il en conçut lui inspira le projet de s'éloigner du Grœnland. Il y était pourtant retourné en 1817; mais ayant trouvé que sa sœur, la seule parente qu'il y eût, était morte pendant sa courte absence, il revint en Angleterre. Comme il parlait passablement l'anglais, qu'il avait appris à lire et à écrire, possédait les élémens du dessin, et montrait un degré d'intelligence surprenant, l'amirauté le fit venir de Leith à Londres, et lui proposa d'accompagner l'expédition qui se préparait. Il y consentit sur-le-champ, mais à condition qu'il reviendrait en Angleterre.

Le 12 avril 1818 l'*Isabelle* et l'*Alexandre* firent voile de Gravesend sur la Tamise; après une courte relâche aux îles Shetland, il en partirent le 3 mai; le 26 on aperçut pour la première fois, une de ces

énormes montagnes de glace qui couvrent ces mers boréales; le 29 on en vit un plus grand nombre, il tomba de la neige et du grésil sans discontinuer; on n'était pourtant que sous le 62^{me} degré de latitude. Bientôt les baleines devinrent plus fréquentes. Le 3 juin on eut connaissance des côtes du Grœnland, que trois jours auparavant l'on avait découvertes assez indistinctement du haut des mâts. Quel horrible aspect que celui de cette terre! ce ne sont que des cîmes de montagnes si aiguës et si escarpées, que la neige n'y pouvait séjourner; leurs têtes étaient enveloppées d'un brouillard épais; les vallées étroites qui les séparaient, étaient remplies de glaces. L'observation fit connaître que les cartes plaçaient cette côte trois degrés trop à l'est.

On naviguait entre la glace et la terre en s'avancant au nord; bientôt les glaçons devinrent si nombreux et tellement serrés, qu'il fut impossible de pénétrer à travers leur masse. On se rapprocha donc de terre, et l'on amarra les vaisseaux à une grande montagne de glace fixée à quatre milles de petites îles voisines de la côte du Grœnland.

Bientôt les Eskimaux arrivèrent en canot, apportant des peaux de phoque, des œufs et des oiseaux, qu'ils cherchèrent à échanger contre des vêtemens, du fer, du tabac à fumer, du rum. On apprit d'eux qu'aucun navire pêcheur n'avait en-

core pu, cette année, aller plus au nord à cause des glaces; on supposa qu'ils ne parlaient ainsi, que pour retenir plus long-temps les vaisseaux dans ces parages, afin de profiter de leur séjour.

Ces hommes ressembloient au portrait tracé par les voyageurs qui en avaient parlé. Ils sont de taille médiocre, mais vigoureux et bien proportionnés; ils ont la tête large, les lèvres épaisses, la bouche grande, le nez applati, les yeux petits, noirs et enfoncés, le teint olivâtre foncé, les cheveux noirs et roides, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable. Les uns avaient beaucoup de barbe, d'autres semblaient s'être épilé le menton. Leur voix est basse et sourde. Leurs vêtemens étoient en peau de phoque. Leurs canots consistent en un chassis de bois autour duquel est attaché une peau de phoque; ils ressemblent à une navette de tisserand; au milieu est un trou dans lequel l'homme s'assied et qu'il recouvre de sa blouse; elle est serrée autour de son corps, et par ce moyen l'eau ne peut entrer, même par la mer la plus houleuse. On conduit ces canots avec des pagaies qui se tiennent par le milieu; ils sont si légers, que lorsque l'on se trouve en danger d'être enfermé entre les glaçons, l'on sort de son canot, on saute sur la glace et l'on emporte son embarcation sur le dos. Ils pro-

curent encore l'avantage, étant à fleur d'eau, de pouvoir s'approcher aisément des oiseaux marins et des phoques sans en être aperçu.

On étoit à 68° de latitude. Les Eskimaux racontèrent que la montagne de glace à laquelle les vaisseaux s'étoient cramponnés, n'avoit pas bougé de place depuis l'année précédente. Un de ses côtés offroit à quelques pieds au-dessus de la surface de l'eau, un lit de sable mêlé de fragmens de rochers.

Le 10 juin on remit à la voile pour éviter les glaçons. Le lendemain on aperçut quatre navires baleiniers de Hull, qui revenaient des environs de l'île de Disco, située deux degrés plus au nord; à l'ouest, ils avaient trouvé la mer ouverte; au nord, au contraire, la glace les avait forcés à reculer par trois fois, ce qui leur faisait croire que l'hiver avait été très-rigoureux dans ces mers.

Après avoir navigué deux jours à travers les glaçons, on entra le 13 dans une mer libre. Le 14 on se trouva devant l'établissement danois de Hvalœ; l'inspecteur vint à bord de *l'Isabelle*, et confirma ce que l'on avoit supposé sur la rigueur extrême de l'hiver. Le 15 on fut en vue de Disco; on longea ensuite la côte au milieu des glaçons, qui firent quelquefois courir des dangers. On reçut la visite de plusieurs Eskimaux et de leurs femmes, le capitaine Ross les régala;

il y en eut qui se mirent à danser avec les matelots au son du violon.

Le 7 juillet on reconnut à $74^{\circ} 7'$ de latitude, les îles des Femmes, découvertes et nommées par Baffin, et l'on se convainquit de l'exactitude avec laquelle il avait déterminé leur position.

Le 15 *l'Isabelle* fut tellement serrée entre deux montagnes de glace, qu'elles la soulevèrent entièrement de plusieurs pieds hors de l'eau. Ce ne fut pas sans peine que ce bâtiment fut remis à flot au bout de deux heures; grâce à la solidité de sa construction, il n'éprouva aucun dommage. Le 17, on essaya pour la première fois une scie à glace, en coupant un isthme long de 72 pieds et épais de 4, ce qui facilita le passage dans une mer moins embarrassée. Quelquefois on était obligé de haler les bâtimens le long des îles de glace; tout l'équipage débarqué faisait ordinairement cette manœuvre au son du violon. Un jour, l'homme qui en jouait disparut tout-à-coup; il était tombé par une fente dans la mer; heureusement, il était ainsi que les autres attaché au grelin, et on l'en retira sans autre accident que d'être bien mouillé, il n'avait pas lâché son violon.

On arriva le 24 à un endroit entre lequel et le cap Dudley-Digges de Baffin, la terre n'avait encore été aperçue par aucun navigateur; c'était entre 75 et 76 degrés de latitude. On reconnut

bientôt que la côte, en s'éloignant, forme une grande baie; elle était remplie de baleines et de quantités innombrables de goelands et de macareux. Les bâtimens étaient entourés de glaces, ils se mirent en mouvement le 5 août pour pénétrer par une petite ouverture qui venait de se former; le canal se rétrécit bientôt, on eut recours à la scie: un passage paraissant s'ouvrir d'un autre côté, on s'y dirigea; on ne put pénétrer bien avant, et le 6, il ne resta d'autre espoir que celui de forcer une issue au nord, où les glaçons semblaient moins nombreux. Tous les efforts furent inutiles; des glaçons énormes s'arrêtèrent contre un des bords de *l'Isabelle*, tandis que d'autres flottaient rapidement le long du bord opposé, en décrivant un mouvement circulaire. La pression augmenta graduellement à un tel point, que des arcs-boutans placés au travers de la cale commençaient à plier, et que les flancs du vaisseau fléchissaient. En ce moment critique, lorsqu'il semblait impossible qu'il résistât plus long-temps, il fut soulevé à plusieurs pieds, tandis que la glace se brisait avec fracas sur ses côtés. *L'Alexandre*, entraîné aussi par les glaçons, fut poussé avec violence contre *l'Isabelle*. Malgré tous les efforts pour prévenir le choc, les deux gaillards d'arrière se heurtèrent; heureusement, un canot suspendu en travers amortit le coup et

fut brisé en mille pièces. Bientôt après, les glaçons s'ouvrirent et les vaisseaux purent passer.

Le 8 on faisait voile par un vent modéré, lorsque se trouvant par $75^{\circ} 55'$ de latitude nord, et $65^{\circ} 32'$ de longitude ouest, on fut surpris d'apercevoir sur la glace le long de la côte, des hommes qui semblaient appeler les bâtimens. On crut d'abord que c'étaient des matelots appartenant à un navire naufragé, on arbora le pavillon. On se dirigea vers la côte, et l'on reconnut des Eskimaux montés sur des traîneaux que des chiens traînaient. Sackehouse débarqua, et lorsqu'il fut à la portée de la voix, il les héla dans sa propre langue; ils lui répondirent quelques mots, mais ils ne paraissaient d'une et d'autre part ne pas se comprendre.

« Ces hommes, dit le narrateur, restèrent quelque temps à nous regarder en silence; mais les vaisseaux ayant viré de bord, ils poussèrent tous ensemble un grand cri qu'ils accompagnèrent de gestes bizarres, et s'éloignèrent dans leurs traîneaux avec une rapidité incroyable. Il s'arrêtèrent à une distance de deux milles. Alors il expédia dans un canot des matelots qui déposèrent sur la glace des couteaux et des vêtemens. Les sauvages n'eurent pas l'air d'y faire attention. Un autre canot y porta un chien autour du cou duquel on avait attaché des cordons de verroterie bleue. »

Les vaisseaux s'éloignèrent ensuite, et allèrent examiner le haut d'une baie éloignée de quatre milles, et revinrent au bout de dix heures d'absence. Le chien dormait à la même place où on l'avait laissé, et les présens étaient intacts. Le lendemain dans la matinée, on découvrit huit traîneaux qui s'avançaient vers le rivage. Lorsqu'ils en furent à un demi-mille, les hommes en sortirent et gravirent sur un monticule de glace, comme pour faire une reconnaissance. Puis, quatre d'entre eux marchèrent vers un poteau planté la veille sur la glace, à mi-chemin entre les vaisseaux et la côte, et auquel on avait attaché un drapeau où l'on avait peint le soleil et la lune au-dessus d'une main tenant une branche de bruyère. Comme ils avaient l'air de n'oser avancer, Sackehouse, prenant un petit drapeau blanc et quelques présens, alla vers eux jusque sur les bords d'une grande crevasse, enfonça son drapeau dans la glace, ôta son chapeau, et fit signe aux sauvages de venir à lui. Quelques-uns s'y hasardèrent en poussant un cri prolongé auquel il répondit. Après bien des gestes et des paroles, on finit par s'entendre des deux côtés. Ces hommes parlaient un dialogue du groenlandais. « Approchez, leur cria-t-il. » — « Va-t-en, répondirent-ils, » en manifestant des craintes qu'il ne voulût leur faire du mal.

Le plus hardi s'avançant jusque sur le bord de la crevasse, tira de sa botte un couteau, en répétant à Sackehouse de s'en aller, sinon qu'il le tuerait. Il leur répondit qu'il était un homme comme eux et leur ami, et leur jeta de la verroterie et une chemise de toile à carreaux. Ils regardèrent ces objets d'un air de défiance, et dirent encore à Sackehouse de s'en aller et de ne pas les tuer. Il leur jeta un couteau, en les invitant à le prendre. Ils le ramassèrent, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez en criant heï-you. Sackehouse en fit autant. Ils demandèrent ce que c'était que la chemise, en la montrant du doigt; apprenant que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau elle était faite. Sackehouse leur répliqua qu'il y entrait du poil d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu : alors ils la prirent dans leurs mains en témoignant une grande surprise.

« Quels sont ces grands animaux, dirent-ils en indiquant les vaisseaux ; viennent-ils du soleil ou de la lune ? Donnent-ils de la lumière le jour et la nuit ? » — « Ce sont de grandes maisons en bois, reprit Sackehouse. » — « Non, s'écrièrent-ils, ce sont des créatures vivantes, nous les avons vus agiter leurs ailes. » Ils lui demandèrent d'où il venait : « D'un pays fort éloigné de ce côté, » répondit-il en montrant le sud ; ils répliquèrent

que c'était impossible, puisque dans cette direction il n'y avait que de la glace. Interrogés à leur tour sur ce qu'ils étaient, ils racontèrent qu'ils demeuraient vers le nord, qu'il y avait beaucoup d'eau dans cette direction, et qu'ils étaient venus sur cette côte pour pêcher des narvals.

Sackehouse revint au vaisseau demander une planche pour traverser la crevasse, deux matelots l'y portèrent. Les sauvages alarmés, le prièrent de ne pas laisser ces hommes y passer. Quand il fut près d'eux, ils le conjurèrent instamment de ne pas les toucher, parce qu'il les ferait mourir. Après qu'il se fut efforcé de leur persuader qu'il était un homme comme eux, le plus hardi le prit par la main, puis se tira le nez et poussa un cri qui fut répété par ses compatriotes et par Sackehouse. Celui-ci leur distribua des vêtements et des grains de verroterie, et ensuite échangea un couteau contre un des leurs.

Le capitaine qui observait de loin avec son télescope tout ce qui se passait sur la glace, ne put résister au désir d'assister à l'entrevue. Accompagné de M. Parry et d'un matelot qui portait des présents, il arriva près de Sackehouse. Les naturels parurent inquiets ; Sackehouse les rassura ; et tous les Anglais s'étant tiré le nez en criant heï-you, l'amitié s'établit mutuellement ; elle fut cimentée par des présents de couteaux et de miroirs.